

» ce qu'on leur rase les cheveux, eh bien, qu'on leur coupe la tête ! » Et à l'instant ils furent décapités. Il fit également assassiner Rignomer, roi de Mons. Ensuite, joignant l'ingratitude à la cruauté, il séduisit les domestiques de Ragnachaire, son plus fidèle allié, et les poussa à trahir leur maître dans l'espoir d'une grande récompense. Puis, quand ce prince et son frère eurent été amenés en sa présence, Clovis insulta à leur malheur : « Avortons de notre race, dit-il, vous êtes indignes de descendre de Mérovée ! N'avez-vous point de honte de vous être ainsi laissé garrotter par vos esclaves ? Payez donc de votre sang la tache que vous avez faite à l'honneur de nos aïeux. » Au même instant il les assomma tous deux avec sa masse d'armes, en présence de ses capitaines et de son exécration conseil. Les misérables qui avaient livré Ragnachaire vinrent ensuite réclamer le paiement de leur lâche perfidie, se plaignant d'avoir été trompés par des bracelets de cuivre doré qu'il leur avait envoyés, au lieu de bracelets d'or qu'il leur avait promis. « N'est-ce pas assez que je vous laisse vivre ? leur dit-il ; j'ai profité de votre infamie, mais je hais la trahison. »

Par les conseils de ce monstre, Chloderic, fils de Sigebert, assassina son père ; et comme il venait réclamer le prix de son parricide, il fut massacré à coups de hache d'armes pendant qu'il se courbait sur un coffre rempli de sacs d'or et de pierreries. Après cet exploit, Clovis s'empara de Metz, sous prétexte de venger le meurtre de Sigebert.

Enfin la Providence fit justice de ce tyran, et Clovis mourut empoisonné. Ses quatre fils se partagèrent ses états, et surpassèrent encore les crimes de leur père.

SIXIÈME SIÈCLE.

HORMISDAS,

ANASTASE,
JUSTIN,
empereurs d'Orient.

54^e PAPE.

CHILDEBERT,
roi
de France.

Tableau des malheurs de l'Église. — Les prêtres excitent des séditions. — Martyre de saint Protère par ses diocésains. — Son cadavre est mutilé d'une manière honteuse. — Les cannibales déchirent ses entrailles et mangent son cœur. — Désordres à Antioche. — Les catholiques égorgent un nombre prodigieux de moines. — Leur sang fait déborder l'Oronte, et les cadavres arrêtent le cours du fleuve. — Révolte de Sabas. — Excès commis à Constantinople. — L'empereur écrit au pape pour la convocation d'un concile. — Réponse du pape. — Prétentions d'Hormisdas. — Les légats sont reçus avec de grands honneurs. — L'empereur refuse la condamnation d'Acace. — Seconde légation à Constantinople. — Le pape exige des évêques un anathème contre Acace. — L'empereur renvoie les Pères sans assembler le concile. — Requête des moines de Syrie. — L'empereur Anastase est tué par la foudre. — Règne de Justin, prince ignorant et catholique. — Les orthodoxes poursuivent à outrance les malheureux hérétiques. — Réunion des deux Églises de Constantinople et de Rome. — Dorothee, évêque de Thessalonique, s'oppose à la réunion. — Les légats du pape sont maltraités. — Hormisdas condamne la doctrine des moines de Scythie. — Fameuse contro-

verse. — Les moines sont chassés de Rome. — Dorothee est arrêté, ensuite remis en liberté malgré l'opposition des légats du pape. — Mort d'Hormisdas. — Son caractère.

Avant de parler du successeur de Symmaque, il est nécessaire de tracer le tableau de l'état déplorable de l'Église au commencement du sixième siècle. Le Père Louis Doucin nous en a laissé une description si touchante et si conforme à la vérité, qu'on ne saurait la considérer sans être pénétré de la plus vive compassion pour les malheureux peuples soumis au despotisme des empereurs ou à la domination des prêtres. Les hommes sages avaient échoué dans toutes leurs tentatives de pacifier l'Église, et leurs conseils n'avaient fait qu'irriter les passions du clergé. Les villes étaient constamment troublées par de sanglantes séditions, et les prélats, loin de les apaiser, souvent même les excitaient; partout on entendait parler de meurtres et de sacrilèges commis dans les lieux saints; et les capitales des provinces étaient devenues les théâtres des cruautés les plus horribles.

Les massacres commencèrent dans la ville d'Alexandrie; on égorga le saint martyr Protère, évêque, dans son église même et uniquement en haine du concile de Chalcédoine.

Ce vénérable vieillard, assiégé dans sa maison par une troupe de furieux, fut obligé de se sauver dans une chapelle attenante à la métropole; mais ni la majesté du lieu, ni la solennité du jour, qui était le jeudi saint, ne purent le garantir de la rage de ses ennemis; il fut assassiné sur les fonts bap-

tismaux, et son sang rougit les marches du sanctuaire.

Ces cannibales mutilèrent ensuite son corps d'une manière infâme, déchirèrent ses entrailles, mangèrent son cœur, traînèrent dans les rues ses restes informes, en les frappant à coups de bâton. Et comme le fanatisme, excité par la vindicte des prêtres, ne met point de bornes à ses vengeances, les lambeaux de chair du martyr furent pendus à un gibet, et l'on célébra ses horribles funérailles sur un bûcher.

Antioche fut déshonorée par de semblables exécutions, et quatre patriarches orthodoxes furent massacrés pendant les séditions. Les hérétiques n'étaient pas les seuls auteurs de ces atrocités; les catholiques exerçaient les mêmes violences, et de leur côté ne conservaient aucune mesure dans leurs vengeances; sous prétexte de rassembler un synode pour discuter sur les affaires religieuses, ils attirèrent dans la ville un nombre considérable de moines eutychiens, « et » là, comme sur un champ de bataille, on défendit la religion en massacrant tous les hérétiques. Le sang qui fut » répandu dans cette fatale journée fit regorger l'Oronte, et » les cadavres arrêtaient le cours du fleuve pendant plusieurs » jours. »

A Jérusalem, le fameux Sabas, évêque catholique, emporté par le fanatisme religieux, avait rassemblé dans le désert plus de quatre mille Arabes, et à leur tête il attaquait les troupes de l'empereur, les mettait en déroute, et faisait triompher la religion non par la force des anathèmes ou des miracles, mais par la terreur qu'inspiraient ses bandits.

Le clergé s'était rendu encore plus terrible à Constantinople; la majesté du trône ne fut pas même épargnée; les

prêtres accablèrent d'outrages le malheureux empereur Anastase; ils poignardèrent presque sous ses yeux ses meilleurs amis, massacrèrent une religieuse qu'ils accusaient de lui donner des conseils; arrachèrent de sa retraite un pauvre ermite, et après l'avoir égorgé ils promenèrent sa tête dans la ville au bout d'une lance, en criant : « Voilà le confident de celui qui a déclaré la guerre à l'adorable Trinité! » Ainsi périrent tous les blasphémateurs des trois divines personnes! »

Ensuite ils s'emparèrent des portes de Constantinople, et formant un camp au milieu de la ville, ils organisèrent des troupes d'assassins pour égorger ceux qui étaient suspects d'hérésie, pour brûler leurs maisons et détruire les statues de l'empereur. Les sénateurs envoyés par le prince pour calmer cette multitude irritée furent chassés à coups de pierres, et Anastase lui-même fut assiégé dans son palais par une espèce d'armée de moines, de prêtres et de dévots, marchant en ordre de procession avec la croix et le livre des Évangiles. Le monarque effrayé ne parvint à sauver sa vie de la fureur de ces insensés que par les plus honteuses soumissions.

Les prêtres voudraient sans doute anéantir la mémoire de ces horribles cruautés; mais Dieu a permis que le triste souvenir en passât jusqu'à nous, pour apprendre aux nations qu'elles doivent réprimer sévèrement l'ambition du clergé!

Chaque jour l'autorité des papes s'affermisait par les désordres mêmes, ou par les complaisances des empereurs, qui, éloignés de l'ancienne capitale, montraient une soumission extrême aux pontifes, afin de retenir les peuples sous leur despotisme.

Les barbares qui avaient envahi les provinces de l'empire recherchaient également l'amitié de l'évêque de Rome. Alors le saint-père flattait l'ambition des princes rivaux, et vendait son alliance aux deux partis. De leur côté, les hérétiques, semblables à de mauvaises herbes et à des plantes maudites bannies et arrachées tantôt de l'Afrique et tantôt de l'Orient, avaient encore recours au saint-siège, et lui adressaient leurs appels. Et toutes les plaintes comme toutes les alliances étaient favorablement accueillies, pourvu qu'elles favorisassent l'orgueilleux projet de la monarchie universelle des pontifes de Rome.

Enfin, à cette époque, la politique des papes les avait rendus les dispensateurs de toutes les grâces; il n'existait pas un seul évêque qui ne recherchât l'amitié du saint-père pour les intérêts de son diocèse ou pour ceux de sa gloire personnelle. Les pontifes profitèrent habilement de toutes les circonstances; si on les consultait, ils se faisaient adresser de très-humbles requêtes; s'ils donnaient eux-mêmes des avis, ils les faisaient passer pour des commandements; enfin si des prélats les nommaient arbitres dans leurs différends, leur arbitrage se changeait aussitôt en jugement.

Telle était la position de l'Église à l'entrée du sixième siècle! nous devons ajouter que les fidèles étaient divisés au sujet d'un concile qu'on accusait principalement d'avoir approuvé l'épître d'Ibas, la foi de Théodore et les écrits de Théodoret.

Ce fut au milieu de ces désordres, si funestes à l'Église et si avantageux au saint-siège, que l'on élut à Rome, pour remplacer Symmaque, Célius Hormisdas, fils de Juste, natif

de la petite ville de Frusilone dans la Campanie. Son élection fut aussi paisible que celle de son prédécesseur avait été tumultueuse; toutes les voix se réunirent en sa faveur, et on n'entendit plus parler du schisme des laurentiniens : l'habileté politique d'Hormisdas contribua beaucoup à cet heureux événement.

Cassiodore, qui était alors consul, félicita le roi Théodoric de cette réunion du clergé et du peuple fidèle de Rome, et s'en félicita lui-même comme du plus grand bonheur qui pût illustrer son consulat, et comme une preuve incontestable de la douceur du gouvernement de son prince.

Mais dans tout l'Orient le fanatisme était changé en véritable frénésie : la religion, qui sert toujours de prétexte aux ambitieux, couvrit aux yeux des catholiques la révolte criminelle de Vitalien, général de la cavalerie de l'empereur. Ce sujet rebelle s'avança jusqu'aux portes de Constantinople, contraignit Anastase à lui demander la paix, lui imposant pour condition de donner aux orthodoxes tous les biens des hérétiques, et d'assembler un concile pour les excommunier.

Le prince, pour accomplir la promesse qu'il avait faite, écrivit à Hormisdas, le suppliant de travailler avec lui à pacifier les troubles et à réunir les Églises d'Orient et d'Occident, rejetant sur la dureté des papes, ses prédécesseurs, tous les désordres qui désolaient ses états. Le saint-père répondit à l'empereur par de stériles félicitations : « Je suis ravi, » seigneur, de vous voir dans des sentiments aussi favorables, » et je remercie Dieu qui vous a inspiré de rompre le silence. » Je me réjouis de l'espérance de voir l'Église de Jésus-Christ » en paix et en union ; mais je ne pourrai vous écrire plus

» amplement qu'après avoir été informé du motif de la convocation du concile. »

L'évêque de Thessalonique adressa également une longue épître au pape pour l'exhorter à travailler à la gloire de la religion, lui témoignant qu'il consentirait sous cette condition à condamner les hérétiques, et à reconnaître au saint-siège un droit de souveraineté sur les autres prélats. Le pontife approuva son zèle, et lui promit de contribuer de son côté à la réunion des Églises, sans répondre toutefois d'une manière positive aux observations de l'évêque.

Enfin l'empereur, fatigué des lenteurs apportées par Hormisdas, lui envoya une nouvelle lettre indiquant que le concile devait s'assembler dans la ville d'Héraclée, et l'invitant à s'y rendre le 1^{er} juillet de la même année. Vitalien avait adressé ses ambassadeurs au saint-père pour le même objet, et le roi Théodoric le sollicitait de se rendre aux désirs des Orientaux. Le pontife, pressé de tous les côtés, se vit obligé d'assembler un synode pour nommer des légats : son choix tomba sur l'évêque Fortunat et sur Ennodius, évêque de Pavie, le même qui étant diacre s'était déclaré le défenseur de Symmaque, et avait été pourvu d'un évêché en récompense de sa lâcheté.

Les instructions des légats leur enjoignaient d'obtenir du concile le renvoi à Rome des évêques accusés d'hérésie, d'exiger le rétablissement de ceux qui communiquaient avec le saint-siège, et la condamnation de ceux qui avaient persécuté les catholiques. Hormisdas paraissait ainsi employer les voies de la douceur, lorsqu'en réalité sa politique n'avait d'autre but que d'augmenter les droits de son siège.

Anastase pénétra les secrètes intentions du pontife, et comprit qu'il n'avait consenti à se faire représenter au concile d'Héraclée qu'à la condition de le diriger suivant ses désirs; cependant il espéra qu'en temporisant, le saint-père reviendrait à des idées plus équitables et plus conformes au fâcheux état des Églises orientales; il reçut très-favorablement les légats et leur rendit tous les honneurs, afin de convaincre le saint-siège de la droiture de ses projets. Le seul point de l'anathème d'Acace fut repoussé par le prince; il écrivit au pape qu'il condamnait Nestorius et Eutychès, et qu'il recevait le concile de Chalcédoine; mais sur le chapitre d'Acace, il exprimait qu'il trouvait souverainement injuste de chasser de l'Église les vivants à cause des morts; ajoutant d'ailleurs que les Pères décideraient toutes les questions dans le concile, et feraient connaître au saint-siège le résultat de leurs délibérations.

L'année suivante, l'empereur envoya à Rome Théopompe, capitaine de ses gardes, et Sévérien, conseiller d'état, espérant que des personnages aussi éminents conduiraient les affaires avec plus de sagesse que des ecclésiastiques, toujours passionnés pour les intérêts de leur caste.

Les ambassadeurs étaient chargés d'une lettre pour le saint-père, et d'une autre pour le sénat de Rome, dont il réclamait l'appui afin de solliciter le roi Théodoric et le pontife à travailler sérieusement à la paix de l'Église. Le sénat, sous l'influence d'Hormisdas, répondit à l'empereur que le clergé romain ne consentirait jamais à la réunion des Églises, s'il conservait le nom d'Acace dans les livres sacrés. De son côté, le pontife ajoutait que, loin d'avoir besoin d'être exhorté

par le sénat, il se jetait lui-même aux pieds de l'empereur afin qu'il eût pitié de la religion.

Cette hypocrisie rendant infructueuse les avances de l'empereur, une seconde légation partit de la ville de Rome pour Constantinople; le pape choisit encore pour ses légats Ennodius de Pavie et Peregrinus de Misène; il leur donna six lettres, avec le formulaire de réunion des schismatiques, et dix-neuf copies de la protestation qu'ils devaient faire répandre dans les villes, si on ne recevait pas leurs lettres.

Dans ces différents écrits, le saint-père se montre toujours le même, toujours inflexible, toujours obstiné à poursuivre la condamnation d'Acace, dont la mémoire était en vénération dans une grande partie de l'Orient. Cette seconde légation, se renfermant dans les mêmes principes, ne put amener aucun résultat: Anastase refusa la réunion aux conditions qu'on lui imposait, déclarant qu'il ne voulait point charger sa conscience d'une action infâme, en flétrissant la réputation de plusieurs saints évêques, et en condamnant comme hérétiques des hommes dont tous les crimes consistaient dans les chimériques idées de leurs adversaires.

Alors des moines brouillons furent chargés par les légats de répandre dans toutes les villes les protestations du saint-siège; mais les évêques en arrêtaient la distribution et instruisirent l'empereur, qui, justement irrité de l'obstination d'Hormisdas, renvoya les prélats qui étaient venus pour le concile d'Héraclée, rompit toutes les négociations avec l'inflexible pontife, et recommença la guerre.

Les archimandrites et les moines de la seconde Syrie adressèrent ensuite au saint-père une requête pour se plain-